

Tardieu à 360°

2 : La saga familiale

Plan du réseau :

Tout grand poète crée une sorte de territoire, un espace virtuel qui prend vie et consistance de la lecture de l'œuvre ; plus on se plonge dans l'œuvre d'un auteur, plus on a l'impression que s'y tracent comme des régions ou des chemins : on s'y repère peu à peu, au point qu'une simple allusion fait aussitôt surgir dans la mémoire du lecteur tel autre passage — passage est bien le mot : l'auteur a croisé ses traces, il est revenu sur ses pas. Cette impression, qui se situe au niveau de la réception de l'œuvre, se trouve en quelque sorte justifiée par l'explication qu'en propose Tardieu lui-même dans l'incipit de *On vient chercher Monsieur Jean* :

« Quand je me représente l'aspect physique du cerveau humain, tel qu'on le voit sur les planches d'anatomie les plus courantes, une image s'impose à moi, qui a tous les défauts et toutes les qualités d'une métaphore, sa puérité et son pouvoir de suggestion, sa simplicité et ses ruses : c'est que l'aspect du cerveau me fait irrésistiblement penser au plan d'une grande ville.

L'un et l'autre suggèrent des cheminements. Il y a des rues dans le cerveau comme dans une cité. Des lieux de promenade et de flânerie, avec beaucoup de replis et de détours, souvent déroutants, des carrefours pour faire halte et pour s'orienter, des élargissements et des tassements, des avenues et des sentiers cachés.

De là vient que ma pensée est souvent parcourue de lieux dans l'espace plutôt que de successions dans le temps ou que les deux façons d'évaluer se superposent, comme si mon existence personnelle n'était rien d'autre qu'une ville en miniature ou bien, à l'opposé, comme si la capitale où j'ai passé la plus grande partie de mon temps, c'est-à-dire la ville de Paris, en était la figuration visible. » (1)

Avant de rejoindre la capitale et celles de ses rues qui ont marqué la mémoire de Jean Tardieu, visitons d'abord les sites qui l'ont précocement imprégnée. En effet, quand on se promène en « Tardiesie », on repère souvent un certain *air* en provenance des pays de l'enfance. Allons donc en exploration du côté des liens et des lieux familiaux.

La maison natale :

Fils unique d'un père peintre, Victor Tardieu, et d'une mère musicienne, Caroline Luigini, l'un et l'autre originaires de Lyon, Jean Tardieu est né le 1^{er} novembre 1903, à Saint Germain de Joux, petit village enfoui entre les premiers contreforts du Jura : Caroline, de santé fragile, s'était installée pour un temps au bon air, dans la clinique de son beau-frère le docteur Auguste Guillermet. Dans cette belle demeure du XVIII^e siècle, Jean Tardieu reviendra souvent dans sa jeunesse.

« Simandre sur Suran ! Lalleyriat », criait l'employé du train, entre Nantua et Bellegarde. Et, du fer de son marteau, il frappait sur les roues, dans l'air odorant et glacé.

D'autres noms de mon pays me reviennent, avec leur sonorité acide, qui rafraîchit la mémoire... Demain comme hier, je veux aller, le cœur battant, respirer ma jeunesse dans le fort parfum des sifflantes, sauvages prés, torrents sinueux, scieries de sapins, près de ce lieu profond où, célébrant ses mystères, le Rhône autrefois disparaissait, cheval fantôme, sous les pierres tombales de son lit. Mais, rajeuni, sacré par la nuit de ses gouffres, il surgissait plus loin, piaffant au soleil » (2).

La « perte du Rhône » (3) et celle de son affluent la Valserine qui, « Perséphone fidèle, continue de descendre aux enfers pour renaître écumante » fait partie de ces expériences précoces fondamentales dans sa vie comme dans son œuvre :

« Toute ma vie est marquée par l'image de ces fleuves cachés ou perdus au pied des montagnes. Comme eux, l'aspect des choses, pour moi, plonge et se joue entre la présence et l'absence. Tout ce que je touche a sa moitié de pierre et sa moitié d'écume » (2).

Tel le Rhône ressurgissant de ses gouffres, le premier ouvrage publié de Jean Tardieu portera pour titre *Le Fleuve caché* (4) :

« Plus près que notre cœur mais plus loin que la terre
Comme du fond d'un gouffre, à travers mille échos,

Au vent du souvenir nous parvient le tonnerre
D'un lourd fleuve en rumeur sous l'arbre et sous l'oiseau »

Le thème du fleuve caché sous terre, récurrent dans l'œuvre, renvoie à cette contrée originelle pleine de rigueur. Il y a de l'air vif et coupant, du froid ou de la fraîcheur dans l'évocation de ce pays, « un pays sain, fort et mesuré », dont la salubrité et la ferme ossature abritaient pourtant cette voix souterraine où se laisse entendre « le souffle de l'absence » ; car il n'est pas d'œuvre écrite ou peinte, aux yeux de Jean Tardieu, qui ne fasse, chacune à sa manière, « la part de l'ombre ».

Le jardin magique :

L'autre maison, celle dont le jardin lui a laissé un souvenir ébloui, est la propriété familiale d'Orliénas près de Lyon, une vaste demeure munie d'un grand terrain, lieu magique où le jeune Jean passait ses vacances, été comme hiver.

« La neige tombait, la chaleur redoublait, le vent soufflait, chaud ou glacial, c'était l'hiver, c'était l'été, c'était le grand jardin de mon enfance, situé, au sud de Lyon, au pied des collines, dans cette contrée de vignobles et de vergers, ensoleillée mais ouverte au vent du nord, cette préfiguration du mistral.

Il était entièrement clos de murs, mais comme il s'étendait sur un hectare et demi et contenait plusieurs parties distinctes (un petit bois, un grand pré, un verger, un potager, une vigne), j'oubliais sa clôture. Bien mieux même, il était pour moi un univers complet et l'interdiction qui m'était faite d'en sortir, je ne la ressentais ni comme une privation, ni comme une brimade, puisque j'y trouvais tout : les espaces découverts et les ombrages, la terre sèche et l'herbe humide, la senteur des résineux et l'odeur des figuiers. Il s'y trouvait aussi deux pièces d'eau (nommées « boutasses » dans le parler du pays) entourées de grillages, parce qu'elles étaient réputées dangereuses à cause de leur surface inquiétante où, sous une mousse verte et immobile, sillonnée par le vol saccadé et lumineux des libellules, grouillait un peuple de grenouilles et, disait-on, de serpents. » (5)

Ainsi le clos possédait-il, comme toute chose, son ombilic d'ombre et d'inquiétude. Il me vient à l'esprit un bref poème manuscrit inédit (6) : « Deux serpents cachés dans le jour », qui me paraît représentatif de l'imaginaire de la menace à la fois cachée et visible dans ce raccourci du monde qu'était le jardin :

« Le **S**oleil du matin te **S**alue
Il touch**E** tes cheveux t**E**ndrement
Ne crains **R**ien de ce jour t**R**anquille
Ni les cris **P**erdus ni les **P**ortes menacées
Ni les dessins qu**E** forment **I**Es feuillages
Ah ! ne cache pas to**N** regard da**N**s tes mains :
Il n'y a rien d'au**T**re que ce que **T**u vois. »

Mais revenons à la maison d'Orliénas, qui s'élevait le long de la route, près de la sortie du village : « C'était un haut volume rectangulaire qui eût été sans grâce s'il n'eût été recouvert d'un crépi couleur gris rosé dans le goût italien et agrémenté, sous son toit à deux pentes, de contreforts en bois découpé, comme dans les maisons montagnardes. » (5) Au-delà d'une cour se trouvait une deuxième maison, « pompeusement dénommée "Orangerie" », enfin une troisième, à l'autre bout de la propriété, qui servait d'entrepôt et de grange à foin.

Ce sont surtout les « grandes vacances » et donc l'été qui caractérisent ce lieu édénique dans les textes qui lui sont consacrés. Souvent, Victor peignait sa femme et son fils au jardin :

« En pleine lumière ou à contre-jour, nous étions là comme revêtus par les couleurs de l'été, les reflets du soleil et l'ombre des feuillages, taches mouvantes et tremblantes dans la chaleur du jour, dans le frémissement des insectes. » (7)

La maison d'Orliénas est ce lieu radieux où — fantasmatiquement — règne l'entente familiale, où s'apaisent les tensions conjugales, où la peinture et la musique forment un mariage réussi :

« J'aimais entendre vibrer les cordes de la harpe, ce son net et aérien qui, s'échappant des fenêtres, s'associait si bien au climat déjà presque méridional de la région, au silence, aux rumeurs du village proche, ainsi qu'aux tableaux de mon père, ces images enchantées que nous regardions le soir comme on recense les récoltes de la journée et qui formaient l'inoubliable *saga* colorée de la paix familiale » (7).

Des arrière-grands-parents hauts en couleurs :

Cette demeure appartenait à ses arrière-grands-parents du côté maternel : Charles et Marie Méra. Ceux-ci étaient d'origine modeste : Charles Méra vendait des gazettes quand il a rencontré sa femme, elle-même fille de « coquetiers ». Partis de rien, ils sont devenus très riches : vers 1860, l'un et l'autre étaient propriétaires, dans la rue Impériale (actuellement la rue de la République, à Lyon), d'un magasin d'antiquités et d'une librairie, fréquentés par la meilleure bourgeoisie de l'époque. La boutique de Charles Méra regorgeait de merveilles : tableaux de Guardi, Boucher, Jean-François de Troy, Van Dyck... Homme intelligent et entreprenant, il fut maire d'Orliénas. Marie Méra, de son côté, faisait de très bonnes affaires avec sa librairie, située tout près de la boutique d'antiquités de son mari. Le photographe Nadar, l'éditeur Garnier étaient de leurs amis. Parmi leurs clients figurait une famille de musiciens, les Luigini, dont celui qui allait devenir le plus célèbre, Alexandre, épousa la fille unique des Méra, Marie-Jeanne. Celle-ci devait mourir jeune, peu après avoir donné le jour à Caroline, mère de Jean Tardieu. Charles Méra, très affecté par ce deuil, ne tarda pas à suivre sa fille dans la tombe, mais Marie tint bon jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans : c'est donc dans la maison de son arrière-grand-mère que Jean passait ses vacances.

Un grand-père compositeur et chef d'orchestre :

Si Jean Tardieu se souvient fort bien de cette aïeule, une maîtresse femme « forte en gueule et même un peu poissarde » (8) qui, devenue impotente, est restée dix ans dans son lit à fumer le cigare, il n'a guère conservé de souvenirs en revanche de son grand-père, Alexandre Luigini, bien qu'il vécût dans la même maison : sa mort est survenue alors que Jean avait trois ans. L'héritage qu'il a reçu de lui, par l'intermédiaire de sa mère Caroline,

elle-même musicienne de profession, est inestimable : le goût de la musique, tel qu'il ne peut se former que dans l'enfance. Alexandre, fils et petit-fils de compositeurs et de chefs d'orchestre installés à Lyon depuis le XVIII^e siècle, est celui qui a le plus marqué l'histoire de la vie musicale dans sa ville natale. Le nom de la rue située derrière l'Opéra de Lyon perpétue sa mémoire (ainsi que celui de la rue d'Orliénas où se trouve la propriété). Avant de succéder à Jules Danbé à l'Opéra-Comique, il dirigea l'orchestre du Grand Théâtre de Lyon (aujourd'hui l'Opéra) de 1877 à 1897, dont il fit la deuxième scène lyrique en France (plusieurs créations nationales et internationales). Il fonda en 1880 les Concerts du Conservatoire et dès l'année suivante se mit à la tête des Concerts populaires de Bellecour déjà créés par son père. Compositeur, il a également joué ses œuvres (9), dont on trouvera les partitions aux Archives Municipales de Lyon (entre autres documents constituant le fonds Luigini donné à la ville de Lyon par Jean Tardieu). Alexandre fit de sa fille une remarquable harpiste ; élève de Saint-Saëns, elle commença par jouer dans l'orchestre de son père, puis, après son mariage, aux Concerts Lamoureux, tout en enseignant la harpe au Conservatoire et à son domicile en cours particuliers. Ainsi la Musique a-t-elle enveloppé l'enfance du futur poète. Mais comment Caroline avait-elle rencontré Victor ?

Entrée en scène de Victor Tardieu :

Caroline avait un frère, Ferdinand, qui voulait devenir peintre. Au cours de ses études à l'École des Beaux-Arts de Paris, il fit la connaissance d'un autre Lyonnais, Victor Tardieu, qui étudiait comme lui dans les ateliers de Maignant et Bonnat et qu'il devait présenter plus tard à sa sœur Caroline. Du côté de Victor, on touche également à des figures typiques de la vie lyonnaise : son père, Claude Tardieu, était dessinateur en soieries, fabricant, et vendait des foulards et des tissus d'ameublement (surtout du velours). Il ne fit aucun obstacle, bien au contraire, à la carrière désirée par son fils, qui commença ses études à l'École des Beaux-Arts de Lyon avant d'aller à Paris, où il reçoit une formation académique. Lecteur de Zola, Victor est attiré vers les thèmes du travail et des grands chantiers.

Portraits de Caline et de Victor :

Caroline — que tous appellent Caline — et Victor se marient en 1902. Un an plus tard naît leur fils unique, Jean. Voici, par le fils, le portrait de ses parents.

« Ma mère tenait de ses origines un indéniable charme italien, un caractère délicieux, très gai et spirituel. Elle était gracieuse, vive, et même capable de colères vite calmées. Des yeux bruns, des cheveux châtain-brun, elle était plus jolie que belle. Elle s'appelait Caroline, on l'appelait Caline, moi je l'appelais maman. Ce charme exceptionnel tenait à la sincérité de sa nature, à une intelligence très débrouillée, bien qu'elle n'eût pas fait de longues études. Elle me séduisait plus qu'elle ne me fascinait.

C'était une remarquable musicienne, son père lui avait fait apprendre la harpe, et elle en jouait avec une sonorité admirable, dans son orchestre. Un instrument gracieux, qui lui allait très bien. Toute sa vie, elle allait contribuer aux besoins du ménage en donnant des leçons de harpe. Principale répétitrice de la classe du conservatoire, elle était aussi un très bon professeur. Elle donnait ses leçons particulières dans notre duplex du bas Montmartre, rue Chaptal, dans le salon du cinquième étage. L'atelier de mon père, le peintre Victor Tardieu, était au sixième, d'où on avait une très belle vue sur Paris. » (10)

« Cet atelier, c'était l'Olympe, d'où Jupiter, selon son caprice, lançait la foudre ou les rayons. Mon père était un homme de haute taille, robuste et corpulent. Toute sa personne, avec cette intelligence toujours en éveil, la vivacité de ses expressions et de ses réparties, donnait une impression immédiate de décision et d'autorité. À cette époque, celle de Jaurès (qu'il admirait), il portait, lui aussi, une barbe carrée, d'ailleurs assez clairsemée. Il était toujours soigné, habillé de vêtements amples, bien coupés, et sur son

nez tremblait un lorgnon cerclé d'or qui, corrigeant une légère myopie, lui donnait un regard particulièrement aigu et précis. » (11)

Rue Chaptal, l'âge d'or :

Victor Tardieu, qui vient d'obtenir le Prix National au moment de son mariage, voyage en Europe deux années durant, au cours desquelles il peint notamment les grands ports (Gênes, Londres, Liverpool). En 1905, le couple s'installe à Paris, rue Chaptal (dans *On vient chercher Monsieur Jean*, le poète évoque, outre la rue Chaptal, tout un réseau de rues parisiennes qui sont autant de fils conducteurs au récit de sa vie : la rue Ballu, la rue de l'Université, le Boulevard Arago...) L'appartement de la rue Chaptal était distribué en « duplex » ; le cinquième étage était le royaume de Caline : elle y donnait des leçons de musique à quelques élèves, et recevait dans son salon Gabriel Fauré, Camille Saint-Saëns, Germaine Tailleferre, le violoniste Jacques Thibaud... L'atelier de Victor était au-dessus. L'enfant n'avait la permission de monter que lorsque il avait fini ses devoirs :

« L'après-midi s'achève. Les derniers accords de musique retentissent dans le salon. Ma mère reconduit à la porte ses dernières élèves. Là-haut, les lourds chevalets sont repoussés au fond de l'atelier. Je monte l'escalier, je frappe à la porte. Mon père m'accueille avec bonhomie et me montre le résultat de son travail, qu'il regarde longuement dans une petite glace portative, le dos tourné à la toile, pour se faire un œil neuf et donner au tableau plus de recul. Comme si j'étais un juge infallible, il me demande mon avis, en bourrant sa pipe. » (11)

Les commandes officielles (12) ou privées ne manquent pas, et la famille vit dans l'aisance. Si l'on se rend à la Mairie des Lilas, on verra sur le plafond de la Salle des Fêtes, parmi divers personnages, le peintre qui s'est représenté lui-même, ainsi que son épouse Caline jouant de la harpe dans un groupe de musiciens. Pendant les vacances, à Orliénas, Victor peint des études rapides représentant sa femme et son fils « parmi les taches de soleil, les légumes mouvantes ».

Rue Chaptal, les restrictions :

Cependant, en 1914, au moment où le petit Jean doit quitter le cours privé Hattemer pour entrer en sixième au Lycée Condorcet se produit une grande rupture dans la vie familiale : Victor Tardieu, malgré son âge (quarante-quatre ans), résolu à ne pas rester à l'arrière, s'engage comme simple soldat. Il fera toute la campagne de 14-18 (y compris Verdun), d'où il rapportera un grand nombre de planchettes sur lesquelles il a croqué, avec beaucoup d'acuité, des scènes et des paysages de guerre. Pendant ce temps, à Paris, le quotidien de Caline et de Jean devient difficile :

« Nous vivions, ma mère et moi, des leçons qu'elle donnait tous les jours à des élèves du Conservatoire dont elle était la répétitrice préférée. J'allais au lycée Condorcet, traînant mon lourd cartable. Au retour, il faisait froid dans les chambres et les repas frôlaient la frugalité. Je travaillais dans la salle à manger, une des deux seules pièces qui fussent chauffées avec le salon de musique, dont je n'étais séparé que par une porte vitrée. D'où les fréquents coups d'œil aux petites élèves. Mes études s'en ressentaient, car la musique favorisait la rêverie aux dépens de *L'Enéide* ou des « verbes forts » de la langue allemande. Bref, au luxe d'autrefois avait succédé cette humble vie qui, pour longtemps et dans la plupart des pays, a envahi le monde et où dominant les obligations de la vaisselle, de la boîte à ordures et autres corvées domestiques. » (13)

La vie heureuse d'avant-guerre ne reviendra pas. Lorsque Victor Tardieu, démobilisé, rejoint sa famille, il n'est plus tout à fait le même homme : Jean Tardieu parle de « crises nerveuses » parfois violentes, qui plongeaient mère et fils dans l'effroi.

L'Indochine :

Deux ans après, Victor Tardieu reçoit le prix de l'Indochine : il s'embarque pour Hanoï en 1921. Il exécute à Hanoï une grande fresque (14) pour l'amphithéâtre de l'Université Indochinoise (où figure son fils Jean Tardieu), puis accepte la charge de fonder et de diriger l'École des Beaux-Arts de Hanoï (1925). Sa femme et son fils viennent l'y rejoindre pour une période de 18 mois en 1927-28 : c'est au cours de ce séjour que Jean Tardieu aura l'occasion de rencontrer une jeune scientifique, Marie-Laure Blot, qu'il épousera en 1932 et dont il aura une fille, Alix, en 1936. Victor Tardieu consacra toute son énergie au développement de l'École, jusqu'à sa mort en 1937. Aujourd'hui encore, le souvenir de Victor Tardieu est resté vivant au Vietnam.

Quoique resté à l'écart des courants qui révolutionnaient alors la peinture, Victor Tardieu n'en était pas moins un bon peintre, de tradition classique teintée d'impressionnisme. Il est hors de doute que le goût ressenti toute sa vie par Jean Tardieu à l'égard de la peinture, il le doit à l'art de son père, que dès son plus jeune âge il a vu travailler dans son atelier avec toute l'attention fascinée dont est capable un enfant.

L'héritage :

Ce que le poète a reçu de son ascendance lyonnaise : la musique et la peinture, incarnées par ses parents, par son environnement familial, et en deçà par toute l'éducation dont ils étaient nourris, — est au fondement même de son écriture. Car si ces deux arts ont inspiré sa plume, c'est bien parce qu'ils interviennent de façon précoce, au moment où se mettent en place les fondements de la personnalité, et, dans le cas d'un créateur, de sa vision du monde et de son esthétique (choses inséparables). Or ces expériences premières sont attachées aux lieux où Jean Tardieu a passé sa jeunesse : que de fois, par un mot, une allusion, il revient dans les maisons, dans les jardins de l'enfance ! La transformation poétique fait de ces lieux extérieurs, géographiquement situés, des pays que nous partageons au plus intime de nous-mêmes. Mais si le lecteur curieux et amateur de promenades littéraires veut remonter aux sources, il trouvera aisément, s'il le désire, la maison du docteur Guillermet, dont le portrait en médaillon orne le côté du portail, au bout du petit village de Saint Germain de Joux, ou bien la propriété d'Orliénas, sise rue Luigini et portant une plaque au nom du compositeur. C'est de cette maison-là, et en particulier de son jardin, que se souvient surtout le poète comme d'un lieu magique où se mariaient les sons de la harpe et les images enchantées que peignait son père dans le plein air estival :

« Inoubliable jardin ! Je suis fidèle au rendez-vous que je m'y suis donné, il y a beaucoup plus d'un demi-siècle. C'est un paradis qui, dans ma mémoire, ne cesse d'être en même temps perdu et retrouvé. » (15)

*

Notes :

1. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1360.
2. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 981.
3. À 1 km. de Bellegarde, le Rhône tombait dans une sorte de gouffre et poursuivait son cours sous terre pour réparaître un peu plus loin. Cette « perte » a disparu suite à la construction du barrage de Génissiat dans les années cinquante. On peut voir encore la « perte de la Valserine », affluent du Rhône, près de Bellegarde.
4. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 59. Citation extraite du premier poème du recueil *Le Fleuve caché*, Paris, La Pléiade, Jacques Schiffrin éd., 1933. Ce même titre sera réutilisé par Jean Tardieu pour le premier de ses volumes en collection de poche, alors même que le contenu en est intégralement différent : Jean Tardieu, *Le Fleuve caché, Poésies (1938-1961)*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 1968.
5. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1371.
6. Poème manuscrit inédit, daté « Paris 1944 », Fonds Jean Tardieu/IMEC. Première publication dans *Lire la peinture, voir la poésie : Jean Tardieu et les arts*, par Frédérique Martin-Scherrer, Paris, IMEC éditions, 2003, p. 95.

7. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1300-1301.
8. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1372.
9. La plus connue est le *Ballet égyptien*, 1875.
10. Marcel Bisiaux et Catherine Jajolet, *À ma mère. Soixante écrivains parlent de leur mère*, Paris, P. Horay éd., 1986, pp. 273-277.
11. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1299.
12. 1909-1911 : plafond de la Mairie des Lilas. 1920 : plafond de la Mairie de Montrouge.
13. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1363.
14. Décrite dans une lettre à Jacques Heurgon datée du 23 décembre 1927, v. Jean Tardieu, Jacques Heurgon, *Le ciel a eu le temps de changer. Correspondance 1922-1944*, édition établie par Delphine Hautois, Paris, éditions de l'IMEC, collection « Pièces d'archives », 2004.
15. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1373.

Référence : un ouvrage autobiographique de Jean Tardieu :

Jean Tardieu, *On vient chercher Monsieur Jean*, Paris, Gallimard, coll. « Le chemin », 1990.